

M^a Elena Baynat Monreal, IULMA – University of València, Spain

DOI:10.17951/lsmll.2022.46.4.17-26

La mer Méditerranée dans le *Voyage en Espagne* de Gautier tout autant hostile que sublime

The Mediterranean Sea in Gautier's *Voyage en Espagne*
is as Hostile as it is Sublime

RÉSUMÉ

Le *Voyage en Espagne* est un des récits de voyage du XIX^e siècle le plus renommé et étudié. Néanmoins, le dernier chapitre, qui décrit le retour maritime vers la France, tout en étant moins connu, nous semble cependant fondamental pour comprendre les sentiments contradictoires de l'auteur : un constant va et vient entre aventure et routine. La mer Méditerranée devient un moyen, aussi hostile que sublime, pour atteindre son dessein qui conditionne son état d'esprit changeant et l'aide à vivre un retour plus réfléchi et progressif, après six mois de dépaysement total.

Mots-clés : Théophile Gautier, *Voyage en Espagne*, mer Méditerranée, romantisme

ABSTRACT

The *Journey to Spain* is one of the most recognized and analysed travel stories of the 19th century. However, the last chapter, which recounts the sea journey back to France, is less well known, but crucial for understanding the author's conflicting feelings: a constant back and forth between adventure and routine. The Mediterranean Sea becomes a means to an end, as hostile as it is sublime, which influences the writer's state of mind and helps him to experience a more reflective and progressive return, after six months of total disconnection.

Keywords: Théophile Gautier, *Voyage en Espagne*, Mediterranean Sea, romanticism

1. Introduction

Gautier voyage en Espagne en 1840 avec une idée fixe : découvrir la Castille et, surtout, la terre promise (l'Andalousie). Au fur et à mesure que l'auteur descend depuis les Pyrénées vers le sud, c'est-à-dire de la détestée routine envers l'exotisme si souhaité, l'émotion de son récit de voyage va *in crescendo*. Cependant, l'aventure termine à Cadix, lorsqu'il arrive à la mer Méditerranée qui symbolise

M^a Elena Baynat Monreal, Departamento de Filología Francesa e Italiana-IULMA, Facultad de Filología, Traducción y Comunicación, Universitat de València, Avda. Blasco Ibáñez 32, 46010 Valencia, melena.baynat@uv.es, <https://orcid.org/0000-0003-0956-0574>

la fin du rêve : effectivement, le milieu aquatique sera le fil conducteur à travers lequel il s'éloignera progressivement des intenses émotions vécues et remontera vers sa réalité quotidienne. Dès que le poète s'embarque, il se rend compte que la mer est un espace magnifiquement terrible : d'une beauté débordante quand elle reste calme, mais d'une violence excessive quand elle s'agite. Dans le *Voyage en Espagne* le moyen aquatique devient, en fait, un élément apaisant du triste état d'âme du poète, un environnement qui le berce dans son réveil et le rend moins brusque, plus progressif, tout en l'adoucissant et en raccourcissant le temps du retour. Plus il remonte la Méditerranée, plus son enthousiasme et ses sentiments se refroidissent progressivement. Quand il arrive à Barcelone, il ne se sent vraiment plus en Espagne, ce qui lui fait éprouver une déception amère, mêlée à un inévitable sentiment de joie interne pour regagner son foyer après une demi-année de dépaysement total.

Ce retour maritime vers le Nord (dans le texte toujours en majuscules) est décrit par Gautier dans le dernier chapitre du texte qui n'occupe que quelques pages (39 concrètement) du long récit de voyages (407 pages), un chapitre qui n'a d'ailleurs, apparemment, pas trop d'intérêt dû à sa brièveté. Cependant, l'analysant plus en profondeur, on se rend compte qu'il y dit bien plus qu'on ne le prévoyait et que son contenu est essentiel pour mieux comprendre l'état d'âme ambivalent et contradictoire de l'auteur.

2. Le *Voyage en Espagne* en tant que source d'introspection chez Gautier

L'écriture du *Voyage en Espagne* suppose pour Gautier, comme tout grand voyage, « une sentence utile et nécessaire à la vie » (Baudelot de Dairval, 1988, p. 41), une vraie rencontre avec soi-même. En effet, voyager suppose une vraie aventure de l'individu à travers toutes les formes de connaissances du monde et de son propre univers personnel. Et, grâce au souvenir partagé de ce voyage sous forme de récit, il se produit une transformation de la relation du voyageur avec le monde et avec autrui ainsi qu'une modification de sa manière de l'imaginer (Cañizo Rueda, 1997). Par conséquent, tout voyageur, outre les connaissances, découvertes et émotions, cherche son épanouissement personnel et il revient toujours différent de celui qu'il était au départ.

C'est vrai que le récit de Gautier montre un « je [...] qui désigne d'abord le feuilletoniste qui d'adresse à son public », mais il suppose aussi un travail d'introspection de l'auteur durant lequel il « trouve dans la relation de son voyage une manière d'existence littéraire différente de celle des œuvres de fiction et de poésie » (Naïm, 2020, p. 2). Effectivement, cette première longue aventure réelle et littéraire suppose pour lui une fuite de la réalité ainsi qu'une libération : il s'ennuyait à Paris et se sentait asphyxié, entre autres, par l'évolution de sa dernière relation sentimentale avec Victorina. Le départ lui semblait la seule solution à sa maladie existentielle et cela se traduit en un besoin démesuré de bouger, de

découvrir, de vivre, de sentir et, en somme, de voyager. Ce « grand fureteur du monde » ressent donc le « démon du voyage » (Senninger, 1994, pp. 8, 281). Cette obsession favorisera, en dernière instance, la rencontre avec soi-même et son propre univers poétique.

Cependant, le premier motif de son départ en Espagne n'a pas été très poétique, mais plutôt matérialiste : son ami Eugène Picot lui proposa de partir avec la promesse de revenir en France avec un bon chargement de vieux livres et chefs d'œuvre qui lui serait bénéfique. Cependant, au retour, le résultat en fut tout autre : il n'avait accumulé que des dettes qu'il devrait payer plus tard en écrivant des articles de presse, ce qui l'obligerait – disait-il – à renoncer à ce qui l'intéressait vraiment : la création poétique.

Tel qu'il l'explique dans *Départ*, son premier poème du recueil poétique intitulé *España*, qui suivit quinze ans plus tard la première édition de son *Voyage en Espagne*¹, toutes ces circonstances matérielles, sentimentales et poétiques produisent en lui une lutte interne entre les deux tendances naturelles de l'homme : le côté animal (le mouvement) et le côté végétal ou minéral (le statisme). Mais, en fin de compte, c'est la première qui gagne car elle favorise la fuite tant souhaitée de la modernisation et l'homogénéisation européenne qui l'étouffent. Ainsi, il désire l'authenticité, l'exotisme, l'aventure, cette image littéraire longuement rêvée, provenant souvent, d'ailleurs, de ses lectures des auteurs tels que Hugo, Musset ou Mérimée (Baynat, 2009). Ce premier grand voyage devient ainsi une fenêtre d'ouverture de l'écrivain vers des sensations, des émotions et des connotations poétiques extraordinaires, tout un souffle d'air frais pour sa vie personnelle et une source d'inspiration pour son imaginaire.

3. Sentiments, impressions et opinions contradictoires

Nous considérons relevant d'analyser le dernier chapitre du *Voyage en Espagne*, car nous le trouvons fondamental pour comprendre les contradictions internes de l'auteur citées auparavant. Nous centrerons notre attention, plus concrètement, sur les sentiments, impressions, opinions et sensations contrastés que Gautier ressent tout au long du récit, mais plus intensément pendant le trajet de retour maritime vers le Nord qui occupe ce dernier chapitre. Il s'agit du contraste entre ses pensées à l'aller (la descente vers la mer) et au retour (la remontée par la mer) du voyage.

¹ L'édition de 1981 du *Voyage en Espagne* de Gautier chez Gallimard apparaît suivi d'*España*, un recueil de 43 poèmes écrits durant ou après son séjour en Espagne, plus d'autres publiés en revues ou journaux. Ce ne sera qu'en 1845 que tous les poèmes traitant du voyage seront réunis dans ses *Poésies Complètes*. Comme l'explique Miñano Martínez (2006, p. 3), on trouve une relation directe entre l'itinéraire du voyage et le contenu des poèmes du recueil. Ce n'est donc pas une publication à dédaigner, en plus, selon cet auteur, on pourrait même considérer *España* comme une annonce ou précédent de celui qui serait son chef d'œuvre poétique : *Emaux et Camées*.

3.1. Chaleur (soleil) et froid (sombre)

Le premier contraste réitératif du récit de Gautier, présent aussi dans ce dernier chapitre, est l'opposition entre la chaleur et le froid, marquée par l'absence ou non du soleil. Au fur et à mesure qu'il traverse l'Espagne et s'approche du sud (descente vers la mer), l'auteur se sent fasciné par la présence de plus en plus intense du soleil espagnol : une source de chaleur inépuisable, un pouvoir immense qu'il qualifie même de divin. Il affirme que l'Espagne – et surtout le sud – est le meilleur observatoire de cet astre magnifique, de ce « roi-soleil » (Baynat, 2007, p. 1) tout puissant qui s'humanise pour descendre de « son trône » et visiter les hommes : « Le soleil descendait majestueusement dans la mer sur un escalier étincelant formé par cinq ou six marches de nuages de la plus riche pourpre » (Gautier, 1845, p. 371). Néanmoins, comme on peut observer dans ce dernier exemple, pour son apogée, le soleil ne choisit pas la terre en tant que cible de sa descente triomphale, mais son épouse : la mer (Durand, 1845, p. 245). Voici un autre exemple du retour où triomphe cette image de lutte et fusion du ciel ensoleillé avec la Méditerranée : « La mer seule peut lutter de transparence et d'azur contre un semblable ciel » (Gautier, 1845, p. 371).

De même, nous pouvons observer que l'auteur associe le soleil à une image positive et joviale de l'Espagne. En revanche, son absence – surtout dans les pays du nord des Pyrénées, vers lesquels il se dirige – sera associée à la monotonie et à l'absence de diversité et de joie.

Cependant, tout au long du récit, on trouve une nette ambivalence de sentiments et de sensations de l'auteur face à ce soleil étincelant et donneur de vie qui devient, parfois, violent et destructeur. Gautier parle de la force dévastatrice du soleil qui « attaque » (le registre belliqueux est souvent utilisé par l'auteur) et « frappe » avec une telle violence qu'on peut comparer les rayons avec des « épées » qui aplatissent et anéantissent les hommes en les obligeant à annuler leurs forces. Dans cette perspective, le sommeil (la mort des sens) devient leur seule défense. Dans ce dernier chapitre, l'écrivain nous rappelle encore une fois cette force dévastatrice du soleil espagnol qui devient meurtrier : « il est vrai que nous étions en pleine canicule, saison pendant laquelle l'Espagne n'est plus guère qu'un vaste tas de cendre sans végétation ni verdure » (Gautier, 1845, p. 370).

Le poète inclut aussi une anecdote sur deux lézards espagnols qui l'ont fasciné et qu'il a voulu ramener chez lui, mais qui n'ont pas pu supporter l'absence de chaleur et de soleil du voyage maritime. Cette anecdote pourraient symboliser l'état d'âme de Gautier qui se sent aussi un peu mourir au fur et à mesure qu'il remonte vers le froid des pays civilisés : « J'achetai un couple de ces aimables animaux, que j'emportai dans une petite cage; mais ils prirent froid dans la traversée et ils moururent » (p. 370).

Finalement, nous trouvons également des images contrastées concernant les couleurs. Gautier affirme que l'Espagne est synonyme de clarté, de blancheur

et de couleurs animées : « Algeciras dont les maisons blanches reluisent dans l'azur universel » (p. 393). Cette description se réalise toujours par opposition aux pays du Nord où le manque de soleil influencerait sur la prédominance de couleurs sombres : « Quant à la Giralda, l'éloignement donnait à ses briques roses des teintes d'améthyste et d'aventurine qui ne semblent pas compatibles avec l'architecture dans nos tristes climats du Nord » (p. 369). Et l'auteur trouve que cette mer Méditerranée fascinante qu'il découvre lors de son retour en France suppose la culmination de cet éventail de couleurs qu'il admire autant en Espagne, tout poète professionnel et peintre frustré qu'il est² : « La pleine mer [...] une variété de tons et d'aspects inimaginable, à faire le désespoir des peintres et des poètes » (p. 398).

3.2. Tradition et modernité

Le poète voyage en Espagne assoiffé d'exotisme, d'orientalisme et de couleur locale et évitant tout ce qui lui rappelle le progrès européen qui annule, selon son opinion, l'authenticité des peuples. En effet, l'opposition entre pittoresque et civilisation est toujours présente dans le récit. L'auteur reconnaît les bénéfices des avancées technologiques – le confort des moyens de transport, par exemple – mais il pense que quand on se sert de ces inventions modernes, on perd l'originalité et la beauté des moyens plus traditionnels : « [...] auprès d'un navire à voiles, le bateau à vapeur, tout commode qu'il est, paraît hideux » (Gautier, 1845, p. 368).

Il associe le bateau à vapeur sur lequel il voyage à la civilisation qu'il considère méprisante, c'est-à-dire, à la perte d'authenticité que son utilisation implique :

Le bateau à vapeur est bien réellement une invention septentrionale, son foyer, toujours ardent, sa chaudière en ébullition, ses cheminées, qui finiront par noircir le soleil de leur suie, s'harmonient admirablement avec les brouillards et les brumes du Nord [...] Dans les splendeurs du Midi, il fait tache (p. 391).

En effet, utiliser ce nouveau moyen de transport provoque des sentiments négatifs chez Gautier car c'est un des premiers indices de la fin de son rêve pittoresque : du retour à sa vie quotidienne tant détestée et à son pays dont l'industrialisation fait perdre, d'après lui, l'originalité des endroits et des personnes.

Une autre menace que l'auteur trouve sur son chemin de retour et qui le fait réfléchir à ce sujet, est la présence des Anglais à Gibraltar. Il trouve qu'ils sont des intrus qui habitent cette terre en envahisseurs en apportant leurs habitudes sans jamais s'adapter ni s'intégrer au mode de vie espagnol : « Ces longs visages

² La peinture fut la première vocation et métier de Gautier. Il considérait qu'elle était l'art le plus parfait pour exprimer les sentiments et les expressions et il se sentait souvent frustré de ne pas pouvoir utiliser le pinceau quand les mots ne lui suffisaient pas pour montrer ce qu'il éprouvait. Ceci est bien présent dans son style littéraire : en effet, il utilise souvent la plume comme un pinceau et les couleurs et la lumière prédominent dans ses œuvres (Baynat Monreal, 2017, p. 2).

britanniques [...] en face de ce ciel étincelant et de cette mer si brillante, ne sont pas dans leur droit » (Gautier, 1845, p. 395). En outre, l'auteur affirme que, malgré cette invasion, ces ennemis de l'exotisme n'ont pas pu faire disparaître les forces de la nature comme le ciel splendidement éclairé par le soleil étincelant et la belle mer lumineuse : « Heureusement les Anglais n'ont pu ni salir la mer ni noircir le ciel » (p. 397).

En somme, notre protagoniste se sent triste en navigant par la mer Méditerranée. Il regrette que son retour maritime vers le Nord l'éloigne progressivement de ce pittoresque qui l'a entouré pendant six mois et auquel il s'était habitué : « j'étais accoutumé à la pureté de race, à la finesse du cheval arabe, à la grâce exquise de démarche, à la mignonnerie et à la gentillesse andalouses [...] » (p. 395). Il voit des signes de menace de civilisation partout. Par exemple, à Carthagène ou à Alicante : « Les maisons s'élèvent et reprennent la tournure européenne. Je vis deux femmes coiffées de chapeaux jaune-soufre, symptôme menaçant » (p. 401). À Barcelone, où il se sent presque déjà en France : « [...] l'aspect de Barcelone ressemble à Marseille, et le type espagnol n'y est presque plus sensible » (p. 406). Par ailleurs, il convient de constater qu'il ne passe que quelques heures dans chaque endroit, mais son état d'âme et ses préjugés ne lui permettent plus de voir la réalité ni d'apprécier ce qui se présente devant ses yeux. Ses affirmations se transforment rapidement en jugements et ses dernières descriptions des villes méditerranéennes ainsi que de ses habitants sont pleines de remarques précipitées et injustifiées.

En revanche, en arrivant à Valencia, il découvre une dernière petite oasis dans son désert personnel. Au premier coup d'œil il pense que la ville va également le décevoir : « Valencia [...] La cathédrale [...] cloître [...] dont les arcades demi-ruinées prennent les tons grisâtres des vieilles architectures du Nord » (p. 389). Mais pour des raisons techniques, cet arrêt en chemin dure davantage et lui permet d'en voir un peu plus. Même s'il affirme que la ville ne se rapproche pas de l'image littéraire romantique préconçue qu'il avait (provenant – il l'avoue – de ses lectures de romances et de chroniques), il découvre la dernière ville espagnole méditerranéenne qui réveille encore son enthousiasme, grâce à son riche patrimoine architectural et pictural, et à l'aspect pittoresque et traditionnel de ses gens :

[...] La Lonja de Seda [...] est un délicieux monument gothique [...] l'ancien couvent de la Merced [...] un grand nombre de peintures [...] une cour entourée d'un cloître et plantée de palmiers [...] Le véritable attrait de Valence pour le voyageur c'est sa population (p. 403).

3.3. Monotonie et aventure

Un autre contraste du récit, présent aussi dans ce dernier chapitre, est l'opposition entre l'émotion, la découverte et l'aventure que suppose la traversée terrestre de l'Espagne vers le sud et la monotonie de la vie quotidienne, synonyme de civilisation, vers laquelle l'auteur se dirige. De Cadix à Jerez, il dit ressentir

encore cette sensation souhaitée de danger et d'incertitude, éprouvée tout au long de son voyage qui serait plutôt imaginée que vécue, car il ne s'est jamais vraiment fait détrousser au cours de son voyage en Espagne. Cependant, il a besoin de ces promesses d'inattendu qui l'encouragent à avancer et à se sentir vivant :

Ce chemin, s'il faut croire la chronique locale, est fort dangereux. L'on y rencontre souvent des *rateros*, c'est à dire, des paysans qui, sans être brigands de profession, prennent l'occasion à la bourse quand elle se présente [...] (p. 381).

En revanche, en arrivant en France tout disparaît, c'est le retour à la réalité. Il qualifie même son pays de terre d'exil, un endroit décevant où les émotions et la beauté espagnole n'ont plus de place :

Nous étions en France [...]. Les tours merveilles, les sommets d'argent de la Sierra Nevada, les lauriers-roses du Généralife, les longs regards de velours humide, les lèvres d'œillet en fleur, les petits pieds et les petites mains, tout cela me revint si vivement à l'esprit, qu'il me sembla que cette France, où pourtant j'allais retrouver ma mère, était pour moi une terre d'exil (p. 407).

En fait, ce qui fascine réellement Gautier en Espagne, au-delà de la beauté de ses femmes et de ses paysages, c'est la joie et la convivialité de ses gens qu'il oppose à la laideur, à la tristesse et à la solitude que représentent pour lui les endroits civilisés. Il cite quelques villes espagnoles méditerranéennes qu'il a visitées lors de son retour en France, et qu'il trouve aussi vides de charme, de joie et sans couleur : « Autant Málaga est gaie, riante, animée, autant Carthagène est morne [...] la chaux a disparu, les murs ont repris les teintes sombres [...] » (p. 399).

Cependant, le concept de beauté et de laideur exposé par l'auteur est souvent conditionné par sa recherche excessive de pittoresque. Par exemple, il considère qu'un endroit dans lequel les habitants ne s'habillent pas de façon traditionnelle ne vaut plus la peine d'être visité et il critique le fait que les femmes sont les premières à perdre leur authenticité et leur beauté lorsqu'elles suivent les modes européennes : « Les femmes sont les premières à quitter les vêtements nationaux [...] n'ont que le sentiment de la mode et non celui de la beauté » (p. 405).

4. Sentiments contradictoires

Les conflits internes et les sentiments contradictoires sont fréquents chez Gautier tout au long de son voyage mais ils s'accroîtront lors de ce dernier chapitre qui nous occupe. Au fur et à mesure qu'il s'éloigne de l'Espagne « sauvage » et qu'il se rapproche de la civilisation, il ressent cette lutte interne avec force.

Nous citerons l'opposition entre la liberté et le mouvement que le poète assimile au voyage avec la prison et le statisme que présuppose pour lui le retour à sa maison. À titre d'exemple, le bateau de retour lui semble être déjà une espèce

d'incarcération : « Je furetais dans les coins et recoins du petit univers flottant qui devait me servir de prison pendant quelques jours » (p. 389). Comme nous l'avons expliqué auparavant, c'est dans le poème *Départ*, publié en *España*, qu'il explique le mieux cette lutte interne entre sa nature minérale et végétale qui l'entraîne vers l'immobilité (la prison) et son besoin de bouger, de voler et de fuir (la liberté) :

Va, déracine-toi du seuil de ta demeure. L'arbre pris par le pied, le minéral pesant, sont jaloux de l'oiseau, sont jaloux du passant [...]. Je suis parti, laissant sur le seuil inquiet, comme un manteau trop vieux que l'on quitte à regret, cette lente moitié de la nature humaine, l'habitude au pied sûr qui toujours y ramène [...] (Gautier, 1981, p. 453).

Pourtant, il reconnaît que tout n'est pas négatif dans la modernité : « la civilisation avait son bon côté » (Gautier, 1845, p. 368). Même s'il est contrarié en son for intérieur par cette faiblesse dont il a pris conscience, il s'en accommodera à certains moments de son voyage: « [...] nous prîmes une tartane [...]. Ce véhicule nous parut, comparé aux galeras, d'une mollesse efféminée [...]. Nous étions surpris et comme embarrassés d'être si bien » (p. 401).

Toutefois, quand l'auteur se rend compte qu'il arrête de descendre et qu'il commence sa remontée maritime, il reconnaît qu'il a visité l'Espagne en tant que touriste français envahisseur. Même s'il s'aperçoit que ses affirmations ont été parfois trop injustes ou exagérées et qu'il prétend renoncer à sa nationalité et à la civilisation, au fond même, ses origines et ses habitudes modernes et européennes font partie de sa personnalité :

Il y avait bien longtemps que nous marchions le dos tourné à la France ; c'était la première fois depuis bien des mois que nous faisons un pas vers la mère patrie [...] il est difficile de se défendre d'un peu de chauvinisme si loin de son pays. En Espagne la moindre allusion à la France me rendait furieux, et j'aurais chanté gloire, victoire, lauriers, guerriers, comme une comparse du Cirque-Olympique (p. 389).

Par exemple, quand il rend visite aux anglais à Tarifa, il les critique car ils y habitent, s'habillent, mangent ou parlent à l'anglaise. Néanmoins, il se sent honteux de ne pas y suivre les règles de la courtoisie du monde civilisé que les anglais maintiennent dans leur quotidien : « Pour la première fois, depuis six mois, je compris que je n'étais pas convenable, et que je n'avais pas l'air gentleman » (p. 395).

Enfin, malgré toutes ces contradictions internes qui animent ses pensées pendant son voyage de retour, les derniers mots de son récit confirment qu'il est plus triste qu'heureux de revenir chez lui. Il ne veut plus rentrer dans son foyer chaud et confortable et revenir à sa routine parisienne, à sa vie civilisée vide d'émotions et pleine de contraintes et d'obligations : « En mettant le pied sur le sol de la patrie, je me sentis les larmes aux yeux, non de joie, mais de regret » (p. 407).

5. La mer Méditerranée : espace hostile et milieu sublime

Nous finirons notre étude sur ce dernier chapitre du récit en analysant les descriptions que l'auteur nous offre du paysage maritime qui l'entoure lors de son retour vers la France. Ces descriptions sont aussi opposées et contradictoires que l'état d'esprit de l'auteur troublé et dubitatif déjà évoqué. Il découvre la mer Méditerranée aussi inconstante et changeante que ses sentiments, mais, en même temps, d'une beauté que ses yeux et sa plume ne peuvent pas ignorer :

[...] la pleine mer, tantôt moirée et gaufrée par le courant ou la bise, tantôt d'un azur terne et mat ou bien d'une transparence de cristal, tantôt d'un éclat tremblant comme une basquine de danseuse, tantôt opaque, huileuse et grise comme du mercure et de l'étain fondu (Gautier, 1845, p. 398).

Le grand charme de cette mer pour lui est, en effet, sa brusque nature ambivalente, c'est-à-dire, sa capacité de se montrer (comme son propre état d'âme) tantôt comme un milieu sublime, éclatant d'une beauté admirable, tantôt comme un espace hostile, sombre, violent, voire dangereux.

Par ailleurs, une autre pensée peuple son esprit. De même qu'il défend l'idée que la nature est belle en soi, sans que l'homme ne la touche, ne la transforme ni ne la détruise pour la moderniser, il pense qu'un spectacle aussi sublime que la mer et son immensité, perd tout son intérêt s'il n'y a pas, au moins, une personne qui navigue sur elle, qui l'admire, qui pense à ce spectacle et qui le raconte :

La pleine mer [...] ce que la vue d'une solitude infinie a toujours de triste. Une mer sans aucune voile est le spectacle le plus mélancolique et le plus navrant que l'on puisse contempler. Songer qu'il n'y a pas une pensée sur un si grand espace, qu'il n'y a pas un cœur pour comprendre ce sublime spectacle ! (p. 398).

Cette idée nous renvoie à ses pensées sur l'importance du rôle des artistes qui traduisent et partagent leurs impressions visuelles en mots, images, objets ou musique. Il affirme que c'est ainsi qu'ils donnent du sens aux espaces immenses et sublimes que la nature nous offre :

[...] un point blanc à peine perceptible sur ce bleu sans fond et sans limite, et l'immensité est peuplée: il y a un intérêt, un drame (p. 398).

5. Conclusion

Comme nous l'avons vu dans ce dernier chapitre du *Voyage en Espagne*, Gautier résume ses impressions de voyage, ses idées romantiques sur la perversion de la civilisation qui annule les différences entre les nations et leur originalité, mais ses pensées les plus profondes varient aussi sans cesse comme les vagues de la mer sur laquelle il navigue pour rentrer en France.

Cependant, l'auteur n'a pas d'idées arrêtées, ces mois de voyage n'ont fait qu'amplifier l'ambivalence et l'opposition d'émotions et de sentiments

contradictaires qui règnent dans sa tête. Nous pouvons conclure que le dernier chapitre du *Voyage en Espagne* sert à résumer et à confirmer ces conflits internes de Gautier. Comme il l'explique aussi dans le poème *Départ*, ses idées oscillent entre les deux tendances naturelles de la nature humaine : le statisme (le confort et la civilisation) et le mouvement (l'aventure et l'exotisme). Ce retour maritime à travers la mer Méditerranée lui fait découvrir un moyen changeant : tantôt sublime (beau, serein, calme, positif) tantôt hostile (violent, dangereux, effrayant, négatif). Il entre en résonance avec son conflit, cela l'aide à réfléchir sur sa vie, ses sentiments, ses souhaits, ses déceptions. Cette remontée progressive vers le Nord réveille les fantômes et les peurs de Gautier mais, en même temps, l'aide à prendre le temps de s'adapter au retour, de se faire à l'idée que l'aventure est finie et de penser à son avenir.

Ce dernier trajet du voyage l'aide, finalement, à réfléchir sur lui-même, sur son métier et son rôle dans sa vie, sur ses idées, ses opinions, ses apprentissages, ses préférences, ses aspirations en tant que poète. Comme tout voyageur, il revient plus sage et, surtout, se connaissant un peu mieux. Ce dernier chapitre nous montre un Gautier un peu plus mûr, qui évolue dans sa vie personnelle et professionnelle, qui est donc prêt à parcourir de nouvelles aventures, à entreprendre d'autres voyages du corps et de l'esprit.

Références

- Baudelot de Dairval, Ch. C. (1988). *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*. Bruxelles: Jean Léonard.
- Baynat, M. E. (2007). La España de Gautier : el rey sol. *L'Ull crític*, 11-12, 79–92. Retrieved January 14, 2022, from <https://raco.cat/index.php/UllCritic/article/view/207846/285658>. DOI: 10.21001/luc.19.20.12.
- Baynat M. E. (2009). Départ o el universo poético-viajero de Gautier. *Anales de Filología Francesa*, 17, 1. Retrieved January 14, 2022, from <https://revistas.um.es/analesff/article/view/95591/91901>. DOI: 10.6018/analesff.
- Baynat Monreal M. E. (2017). Pintura y escritura en el Viaje a España de Gautier. In F. Aragón Ronzano, & J. López Sánchez (Eds.), *Historias de viajes: una perspectiva plural 2*, (pp. 43–54). Retrieved January 14, 2022, from <https://dialnet.unirioja.es/servlet/libro?codigo=736552>.
- Cañizo Rueda, S. (1997). *Poética del relato de viajes*. Krassel: Reichenberg.
- Durand, G. (1984). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris: Bordas.
- Gautier, Th. (1845). *Voyage en Espagne (Nouvelle édition revue et corrigée)*. Retrieved January 14, 2022, from <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5685444r.texteImage>.
- Gautier, Th. (1981). *Voyage en Espagne*, suivi de *España*. Paris: Gallimard.
- Miñano Martínez, E. (2006). España: un viaje de Théophile Gautier a su poética. *La cultura del otro: español en Francia, francés en España*. Retrieved January 14, 2022, from <http://aliens.sav.us.es/ehfi/actasehfi/pdf/3minano.pdf>.
- Naïm, J. (2020). Figures de l'auteur dans le Voyage en Espagne de Gautier. *Viatica 7: Voyage et littéralité*. Retrieved January 14, 2022, from <https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=1274>.
- Senninger, C. M. (1994). *Théophile Gautier, une vie, une œuvre*. Paris: Sedes.